



Le pianiste blessé

Maria Ernestam



Le pianiste blessé

du même auteur
chez le même éditeur

Toujours avec toi (2010)

Les oreilles de Buster (2011)

Le peigne de Cléopâtre (2013)

Patte de velours, œil de lynx (2015)

La plupart de ces ouvrages sont aussi disponibles en poche, collection Babel.

Maria Ernestam

Le pianiste blessé

traduit du suédois par Anne Karila

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Den sârade pianisten

Illustration de couverture :
© AlexKazachok2/iStock

© Maria Ernestam 2016, avec l'accord de Enberg Agency.
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2017
ISBN 13 : 978-2-84720-793-4

Chapitre 1

2014

Veronica,

Je crois que j'ai revu James, aujourd'hui.

Je commence ainsi pour que tu continues à lire. Tu n'as jamais répondu quand j'ai essayé de te joindre. J'ai fini par comprendre que c'était peine perdue. Nous n'avons eu aucun contact depuis très longtemps et j'ai du mal à trouver les mots justes. Ces premières lignes à elles seules m'ont déjà pris une demi-heure.

Mais je peux te dire comment j'ai obtenu ton adresse e-mail. J'ai appelé Jonte. Il a été très surpris de m'avoir au bout du fil, bien sûr. La vieille copine de maman, comme il a dit.

Il s'est montré aussi agréable qu'autrefois. J'en ai déduit que tu ne lui avais rien raconté. Je m'en suis tenue le plus possible à la vérité, disant que nous nous étions perdues de vue, toi et moi, et qu'en plus j'avais égaré pas mal d'anciennes adresses. Il a été coopératif et m'a appris que tu étais bien en Suède actuellement. Quelle coïncidence ! Enfin, je suppose que tu es parfois chez toi, même si tu gardes le silence.

J'ai tant de choses à t'écrire et il y en a tant que je voudrais savoir. Comment tu vas, à quoi ressemble ta vie. J'en sais si peu. Rien, en fait. Tu me manques. J'aimerais que tout redevienne comme avant, mais c'est stupide, on ne peut pas revenir en arrière. Aujourd'hui encore moins, car je crois vraiment que j'ai revu James.

Voilà pourquoi je t'écris.

L'homme était assis, adossé au mur d'une maison. Il m'a interpellée. Il portait un gilet jaune fluo sur un bleu de travail. De grosses chaussures montantes. Il avait un nez

pointu, des lèvres fines. Des paupières un peu tombantes. D'emblée, j'ai pensé que c'était James, et l'espace d'un instant, cela m'a semblé couler de source.

Je me suis arrêtée. Il voulait savoir s'il était bien dans la Vieille Ville. J'avais sans doute l'air très troublée, parce qu'il a répété : « *Is this the Old Town ?* » J'ai répondu en anglais qu'en effet, cet endroit était bien Gamla stan, la Vieille Ville, puis j'ai commencé à débiter n'importe quoi sur les maisons autour de nous, tout en l'observant pour savoir s'il s'agissait réellement de James. Les mêmes yeux, la même façon de se tenir, les cheveux bruns, raides. Je n'ai pas bien vu ses mains.

Quand je lui ai demandé d'où il venait, il a répondu : « D'Irlande », et là, j'ai entendu son accent. J'ai tout de suite compris que ce n'était pas James, mais probablement un ouvrier du bâtiment esseulé.

Puis tout est remonté avec une intensité épouvantable.

Dix ans qu'on ne s'est pas vues, toi et moi. Peut-être huit que j'ai cessé de t'écrire. Il s'en est passé des choses depuis, je ne sais pas si cela t'intéresse. Enfin, pour faire court, je suis propriétaire d'une petite librairie dans Gamla stan, près de la placette Brända tomten, où je vends des livres neufs et d'occasion. Je l'ai achetée juste après mon divorce d'avec Calle. J'apprécie le contact avec les clients et la possibilité d'exercer une activité qui ait du sens. Et puis Calle et moi sommes restés en bons termes.

Sinon, j'écris toujours, mais plus de romans policiers. C'est aussi bien comme cela. J'ai rencontré un homme, nous sommes ensemble depuis quelques années. Il est pasteur et aime les films d'horreur – ceci te suffit peut-être pour comprendre qu'il est différent des précédents.

Il est surtout mon meilleur ami. Mais il ne sait rien, lui non plus. Personne ne sait, à part toi et moi.

Aujourd'hui, j'ai pris conscience que je n'y échapperai pas. Si je ne te contacte pas, je traînerai toujours un

sentiment de manque, alors même que ma vie est en réalité satisfaisante telle qu'elle est. Mais les blessures intérieures ne s'effacent pas. Au contraire, elles s'aggravent.

Depuis notre voyage, je réfléchis à ce qui fait de nous les êtres que nous sommes. Les gens sont tous tellement différents. Il y a ceux qui donnent et ceux qui prennent. Ceux qui parlent et ceux qui se taisent. Ceux qui se mentent à eux-mêmes et mentent aux autres, et ceux qui essaient d'être sincères même lorsque c'est impossible. Ceux qui classent les individus en bons ou mauvais sans comprendre que tout le monde peut être à la fois l'un et l'autre, que chacun fait de son mieux.

Je me demande quel genre de personne je suis. Probablement un mélange de tout cela.

Maintenant, je sais que je dois écrire sur nous et sur notre voyage, afin d'en garder la trace. Si je ne le fais pas, Veronica, ce qui est arrivé n'aura peut-être servi à rien. Et moi non plus. Ni personne, d'ailleurs. Cette pensée m'effraie. C'est pourquoi il faut absolument que je reprenne contact avec toi et démêle ce qui s'est passé, autant que faire se peut.

Je serais tellement contente que tu me répondes enfin. Et j'espère qu'en ton for intérieur, tu sais que je n'ai jamais voulu te faire de mal.

Marieke

Chapitre 2

2014

Je reste les yeux rivés à l'écran jusqu'à ce que les lettres se mettent à danser. Détache finalement mon regard du courriel que je viens d'écrire, sans l'effacer ni l'envoyer, et passe dans la boutique. Le jour s'est retiré, dehors la nuit tombe, des nuages gris ardoise au ventre gorgé de fraîcheur se pourchassent dans le ciel. J'ai dit au revoir au dernier client, fermé la porte et éteint la lumière. Mais je ne suis pas rentrée chez moi, n'ai pas fait les quelques pas qui séparent la librairie de l'appartement. Je sais très bien que cette nuit, je ne pourrai pas fermer l'œil avant de savoir si Robin est sain et sauf.

Ce soir, il est en intervention avec la patrouille de sauvetage : deux touristes se sont perdus dans la montagne. Il venait juste de me prévenir quand la radio et la télévision ont annoncé qu'une tempête de neige s'était levée, là-haut, et qu'un hélicoptère s'était déjà écrasé au cours des recherches. On ne sait pas encore s'il y a des blessés ou des morts. Robin n'est pas joignable par téléphone et j'ignore où il se trouve.

Ici, des feuilles d'automne froissées dansent dans le crépuscule – faible reflet de ce qui se passe dans la montagne. Dans les ruelles de Gamla stan, la tempête n'est qu'un souffle silencieux, pas le rugissement des profondeurs incontrôlables de la nature. Pourtant, les feuilles chahutées par la brise m'évoquent ce que mon fils est en train de vivre là-haut, et l'inquiétude m'envahit, me donne des frissons. La neige qu'un vent cinglant transforme en aiguilles de glace, les congères qui rendent la progression difficile. Pourvu qu'ils restent groupés, pendant leurs recherches, et que personne d'autre ne disparaisse.

À cet instant, mes pensées retournent à cet inconnu que j'ai pris pour celui que j'espère toujours revoir. Quand j'ai constaté que ce n'était pas James, je me suis enfuie en courant. Parvenue à la librairie, j'ai ouvert la porte, les mains tremblantes, l'ai claquée derrière moi. Puis je me suis préparé un thé. Essayant d'ignorer l'incident, je me suis installée devant le manuscrit auquel je travaille en ce moment ; mais il ne me venait que des phrases mal tournées et embrouillées. Pour finir, j'ai tout laissé en plan. L'arrivée du premier client a été un soulagement, le signe que la terre continuait de tourner normalement, du moins pour les autres.

Mais quand je me suis retrouvée à la caisse, les souvenirs m'ont assailli tels des loups hurlants. J'ai essayé de respirer calmement, de regarder mon client et de lui adresser un mot aimable. En vain. James s'interposait toujours. Et Veronica, la Veronica que je me suis si âprement efforcée d'enfermer dans un recoin au plus profond de moi, derrière une porte maintenue close, afin qu'elle demeure hors de tout ce qui est moi et tout ce qui est mien. Veronica au piano, Veronica et moi en train de chanter, nos conversations autour d'un verre de vin, Veronica à la plage ou dans un restaurant à San Francisco, au bar d'un hôtel. Toute la journée, je n'ai pas quitté des yeux la pendule dorée que j'avais rapportée de mon appartement à la librairie, il y a quelques années, parce que son tic-tac, rassurant à la lumière du jour, me remplissait d'une telle mélancolie pendant mes nuits sans sommeil qu'à la fin, ce n'était plus supportable.

Dix ans. Cela fait dix ans que les souvenirs sont restés confinés dans ce recoin. Une tentative avortée d'écrire sur ce qui s'est passé, cette histoire précisément. Que peut faire un écrivain auquel on a rogné les ailes, quand les mots se tarissent ? Reculer devant la gueule du fauve sanguinaire, reculer à pas prudents jusqu'à ce que la route bifurque et qu'il puisse emprunter un autre chemin, se reposer, avec l'insouciance des papillons, en attendant que le courage

revienne pour oser à nouveau marcher vers l'inconnu, peut-être le fusil à l'épaule, à supposer qu'il ait eu l'intelligence de tirer une leçon de son expérience.

Écrire tout simplement autre chose.

J'entre dans le réduit attenant à mon coin d'écriture, que j'appelle ma réserve et où s'alignent les cartons. Coupures de journaux, idées et bribes de dialogues parfois notées sur des tickets de caisse ou des serviettes, vieux manuscrits, photos, phrases disséminées dans des calepins. Je vais chercher mon escabeau et attrape le carton au fond. Trouve les papiers.

C'est l'introduction inachevée d'un roman dans lequel j'aurais ultérieurement remplacé le prénom Veronica par Angelica ou Monica, de même que James serait peut-être devenu Harry, et Langkawi un archipel thaïlandais. Les Andrews Sisters se seraient appelées les Harmony Sisters ou le Trio Lescano. Autant de tâtonnements pour tenter d'accepter ce qui s'était passé, en s'éloignant à peine de la vérité.

Mais ils n'avaient pas abouti à un livre. L'idée d'attribuer par le biais des mots une signification plus noble à ce qui s'était produit s'était étioilé en séances de travail déprimantes dont il n'était sorti que des phrases sèches et inexpressives, qui rendaient les événements encore plus tragiques. La seule chose sensée que j'avais accomplie alors avait été de tout jeter à la poubelle. Pas un mot n'avait survécu à la purge. Excepté les pages d'introduction.

Et j'espère qu'en ton for intérieur, tu sais que je n'ai jamais voulu te faire de mal. Voilà exactement ce que je viens d'écrire à celle qui fut un jour ma meilleure amie. Mais j'ignore si c'est vrai. Il s'agit sans doute plutôt d'une illusion, et parfois je me demande à quoi cela sert d'avoir des désirs trop éloignés de la réalité. Je sais seulement qu'au fil des années, j'ai fini par me convaincre que les mots ne pouvaient m'affranchir ni de la tristesse, ni de la culpabilité, ni de la colère. Que l'acceptation était la seule chose à espérer.

Jusqu'à présent.

Chapitre 3

2004

Tout a commencé un jour où j'étais en train de me battre avec un manuscrit. Mon téléphone a sonné. J'avais oublié de l'éteindre et je n'aurais pas dû me laisser distraire. Mais l'écran affichait que l'importun était Veronica. À l'idée de pouvoir rire un peu avec elle, j'avais succombé à la tentation.

Or au lieu d'un joyeux « Bonjour ! », « Salut ! » ou « Devine ce qui m'arrive ! », ce fut la voix nouée de Veronica qui m'accueillit pour m'annoncer l'inconcevable : elle avait trouvé sa tante Klara morte dans son lit.

Veronica m'expliqua qu'elle était allée à Uppsala parce qu'elle devait déjeuner avec Klara. Mais personne n'avait répondu à ses coups de sonnette. Elle avait finalement ouvert avec le double de la clé que Klara lui avait donné quelques semaines auparavant. Elle était entrée et avait trouvé sa tante dans la chambre à coucher. Paisible, un sourire à peine esquissé sur les lèvres. Mais froide.

Là, sa voix s'est brisée, et Veronica a commencé à verser des torrents de larmes. J'ai réussi à garder mon calme et à lui faire dire qu'elle avait averti les services médicaux et autres autorités. Entre deux sanglots, elle a bredouillé qu'elle était en route pour Stockholm.

Klara. L'ancrage de Veronica dans l'existence. La personne qui lui avait donné le plus de sécurité dans la vie. Le père de Veronica avait disparu de la circulation dès sa naissance, si ce n'est avant, et sa mère avait toujours été occupée à plein temps par sa propre personne.

Petite, Veronica avait suivi sa mère d'un domicile insolite à l'autre, mais quand elle était entrée à l'école, une telle vie de bohème n'était plus tenable. Klara s'était donc occupée

de sa nièce durant de longues périodes, manifestement toujours de bon gré, puisqu'elle vivait seule et n'avait pas fondé de famille. Ma mère disait parfois que c'était une chance pour Klara d'avoir un enfant à la maison, même si ce n'était pas le sien.

Il arrivait à Veronica de se languir de sa mère, bien sûr, mais à mesure que les années passaient, leur relation semblait fonctionner d'autant mieux qu'elles étaient plus éloignées l'une de l'autre. « Maman, tu es incorrigible », avait dit Veronica presque gentiment à sa mère au téléphone, la fois où celle-ci était allée en week-end à Paris avec un homme marié.

Klara, elle, semblait ne jamais s'engager dans des relations amoureuses. Elle enseignait le français, l'allemand et l'anglais, avait des étagères pleines de livres, du talent pour le tricot et l'aquarelle. Elle partait chaque année cinq semaines à l'étranger, exactement aux mêmes endroits et au même moment. Le reste du temps, elle coulait à Uppsala une existence routinière assez paisible, et Veronica grandissait auprès de quelqu'un qui endossait avec joie le rôle de mère célibataire.

Klara. Pour moi aussi, elle fut rive et rocher durant mes années d'enfance et d'adolescence parfois tumultueuses.

J'ai tout laissé en plan et je suis allée chercher Veronica à la gare centrale. L'ai raccompagnée chez elle, ai essayé de lui faire avaler quelque chose et suis restée pour la nuit. L'ai prise dans mes bras chaque fois qu'elle se réveillait en criant, c'est-à-dire presque toutes les heures. Lui ai caressé les cheveux, préparé du lait chaud avec du miel pour l'apaiser, dans l'idée qu'elle devait manger et dormir pour surmonter la période à venir.

À la lumière phosphorescente des aiguilles de la pendulette, je me suis rappelé les fois où, petite, je dormais chez Veronica et Klara et me réveillais au beau milieu de la nuit, angoissée par un contrôle, ou la gorge sèche. Il arrivait que

Klara se lève au même instant que moi, sinon j'entrebâillais la porte de sa chambre et chuchotais son nom.

Le rideau soulevé par le courant d'air devant la fenêtre ouverte, l'air frais de la nuit qui emplissait la pièce. La respiration légère de Klara, la rapidité avec laquelle elle repoussait la couverture, enfilait sa robe de chambre et m'accompagnait à la cuisine.

Là, on pouvait rester assises à bavarder, une tasse à la main. Se laisser gagner par un sentiment de confiance, difficile à décrire mais bien réel. Souvent fusait un rire à propos d'une chose ou d'une autre peut-être même pas drôle en réalité. Ensuite, Klara nous bordait et le sommeil revenait presque toujours sans peine.

Chez nous, papa avait besoin de bien dormir, la nuit. Il se mettait en rage quand on le réveillait inutilement. « Je ne peux tout de même pas te faire une piqûre », m'avait-il dit une fois où j'avais osé entrer sur la pointe des pieds dans la chambre de mes parents après un cauchemar. Ni ce jour-là ni plus tard je n'ai compris qu'il plaisantait.

J'ai passé cette nuit interminable à écouter la respiration angoissée de Veronica, en songeant à tous ces soirs où nous avions dîné toutes les trois, une fois que Klara avait assuré à mes parents au téléphone que je pouvais rester. Elle ne semblait jamais se soucier de ce que nous mangions, ni comment, mais elle nous posait des questions sur notre journée à l'école ou sur cette vie somme toute imprévisible.

Sentir que l'on est un interlocuteur à part entière donne le courage de s'ouvrir, de partager ses réflexions et ses inquiétudes. Jamais Klara ne se levait en plein milieu d'une phrase, jamais elle ne prenait un journal pour le feuilleter pendant qu'on était en train de lui parler. Elle ne se fâchait pas non plus lorsque l'on renversait quelque chose sur la nappe. Elle était tout simplement disponible. Prête à être un de vos semblables, sans aucune prétention inavouée de se sentir bonne, voire meilleure que les autres.

Il lui arrivait de prononcer des paroles pleines de sagesse, que l'on ne comprenait pas bien mais qui nous réconfortaient pourtant. Par exemple, elle affirmait d'une voix théâtrale qu'« il faut bien s'occuper en attendant la mort », ou qu'il était « temps de se retirer en son âme ». Une autre de ses sentences préférées était : « On apprend de ses erreurs, dit le hérisson en descendant de la brosse de chien dent. » Paroles que Veronica et moi nous répétions ensuite l'une à l'autre tandis que Klara criait : « C'est ça. » Elle savait raconter, le faisait avec enthousiasme et conviction. Plus d'une fois, dans mes livres, j'ai utilisé ses histoires de famille ou ses formules à l'emporte-pièce afin de donner du relief à un personnage original.

Comme j'aimais son humour décalé.

Vers quatre heures, Veronica s'est à nouveau réveillée. Ses pleurs se sont transformés en d'âpres lamentations entre lesquelles elle a réussi à articuler qu'elle n'avait pas pu lui faire ses adieux, même pas eu l'occasion d'une ultime conversation pour lui dire tout l'amour qu'elle lui portait.

– Elle le savait. Je t'assure.

– À l'école... et Jonte, un nouveau-né à la maison...

– Tu vas y arriver. Je t'aiderai.

– L'appartement sans elle... ah, Marieke...

Oui. L'appartement de Klara. J'avais toujours envie d'y aller et d'y rester le plus longtemps possible, parce que j'y trouvais le calme et l'amour, une solution à tout, et même une brosse à dents exprès pour moi.

– ... tu te souviens, au zoo de Skansen, comme nous étions furieuses, la fois où aucun de ces *satanés* animaux n'avait daigné sortir de son trou ! Voilà, maintenant...

L'ombre et l'écho de notre enfance, nos souvenirs communs. J'avais envie de dire que Klara avait presque – non, pas presque, *autant* – compté pour moi que pour Veronica. Mais cette nuit-là, de même que dans la période qui suivit, d'ailleurs, nourrir une telle pensée était à peine concevable.

Le chagrin de Veronica nous occupait entièrement, elle et moi. Indépendamment du fait que le règlement de la succession de Klara reposait sur ses épaules, Veronica avait besoin de soutien. Je me chargeais d'appeler diverses administrations, passais des heures au téléphone, continuais à veiller à ce qu'elle ne s'écroule pas, qu'elle mange, dorme et se lave les cheveux.

Un après-midi, alors que je buvais un café dans une pâtisserie, j'ai aperçu une femme au comptoir qui ressemblait à Klara. Prendre soudain conscience que je ne la reverrais jamais plus enrrouler une écharpe autour de son cou et dégager ses cheveux en passant la main sur sa nuque me noua l'estomac. Piqûre traîtresse du chagrin au moment où l'on s'y attend le moins. Pourquoi est-ce que rien ne perdure ? Bien sûr, nous les humains naissons pour nous battre. Mais il devrait tout de même nous être accordé de pouvoir poser le pied sur quelques pierres stables, ne pas dérapier dans notre croyance illusoire en la permanence de toute chose, non ?

Puis ce fut l'enterrement.